

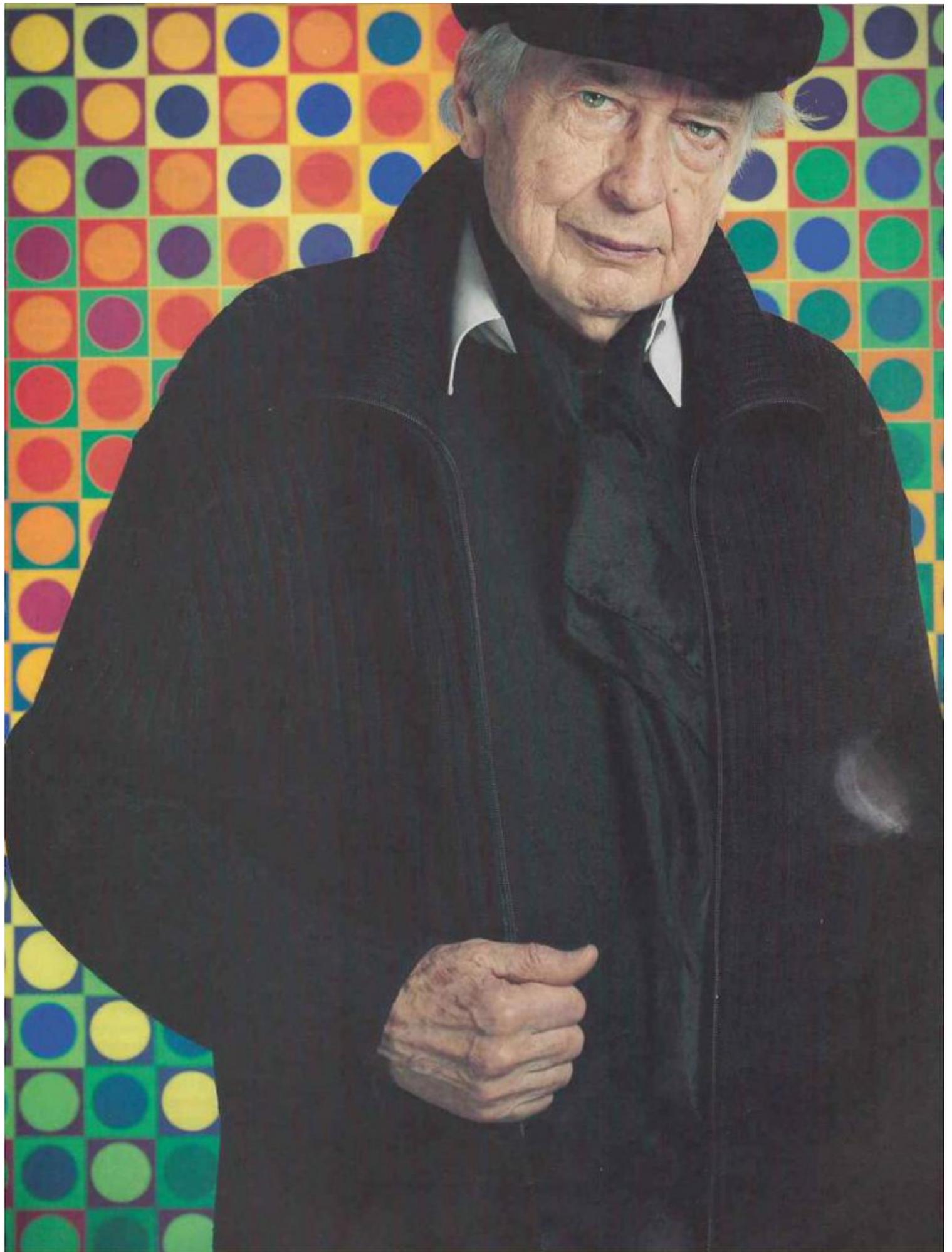
Dans l'atelier de Julio Le Parc



VOYAGE EN TERRES CINÉTIQUES

PIONNIER DE L'ART CINÉTIQUE, L'ARGENTIN JULIO LE PARC FAIT TANGUER L'ABSTRACTION JUSQU'À SES PLUS BELLES SYNCOPES VISUELLES : PALPITATIONS COLORÉES, ONDULATIONS DE LAMES D'ALUMINIUM, CLIGNOTEMENTS DE LOUPIOTES... RENCONTRE À CACHAN À LA VEILLE DE SA RÉTROSPECTIVE AU PALAIS DE TOKYO.

PAR EMMANUELLE LEQUEUX • PHOTOS DAVID COULON POUR BEAUX ARTS MAGAZINE





«Je n'ai jamais cherché à agresser le visiteur ou à le brusquer mais



voyage à lui seul ; son regard tendre aime à parfois se perdre, et ses œuvres ont le même sens du périple : comme si elles se souvenaient de cette première traversée, avec ses tangages et roulis, elles invitent à explorer le territoire méconnu de nos sensations, jusqu'au délicieux malaise que procure toute déstabilisation. Ondulations de lames d'aluminium, clignotement infini de loupiotes, palpitations de couleurs en cible...

Tango dans les bras de Julio... Ainsi a commencé cette visite d'atelier. En long manteau noir et casquette de marin, notre fier octogénaire semblait prêt à sortir en milonga. Compliment. Qui nous valut aussitôt quelques pas de danse. Et cette sensation d'être embarquée sur un navire prêt à fendre les eaux. Venu d'Argentine à la fin des années 1950 pour charmer la France, Julio Le Parc est un

Avec ses compagnons du collectif GRAV, Groupe de recherche d'art visuel créé en 1960, Le Parc a mis en mouvement la scène artistique française et porté à son comble l'enchantement de l'art cinétique. Le collectif s'est autodissous en 1968, mais Julio n'a jamais cessé depuis de dérober le sol sous nos pas, pour notre plus grand enchantement.

Bien caché dans les petites rues de Cachan, en banlieue parisienne, un infini labyrinthe sert d'atelier à ce perpétuel inventeur, dans un immeuble qui abrite toute sa tribu, du petit-fils à l'ami vénézuélien. Ordre parfait : les cartons d'archives débordent de ces mille souvenirs qui font l'histoire de l'art, les ordinateurs s'alignent, les toiles restent sur leur réserve. Dans la vaste salle sous verrière où l'artiste reçoit et conçoit, une peinture vibratile éclate de ses radieux rayons de couleurs, des mobiles de plexiglas vibrent au moindre courant d'air, et mille maquettes reposent sous vitrines : tiges de métal droites ou vrillées, en fleur ou colimaçon, réalisées ou en projet. Mais c'est au fond du rez-de-chaussée, après les ateliers truffés de mille outils et établis, qu'éclate l'émerveillement. Salles obscures : tout est valse pour les yeux ; partout, le regard se laisse séduire et déconcerter. Les rais de lumière frisent sur l'aluminium et le caressent, la matière ondoie, le corps frémit : tout enveloppé de sensations nouvelles, élégantes et douces comme le baisemain de l'artiste. «Contrairement à d'autres

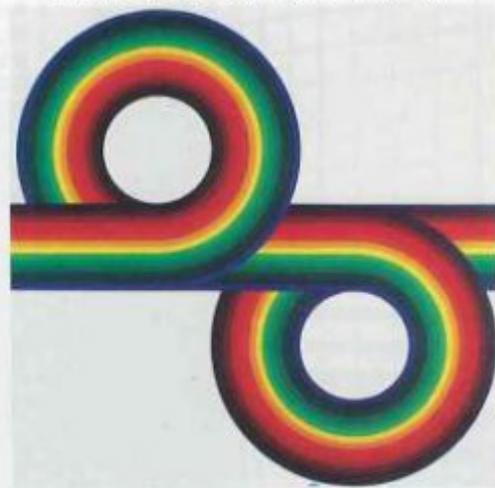


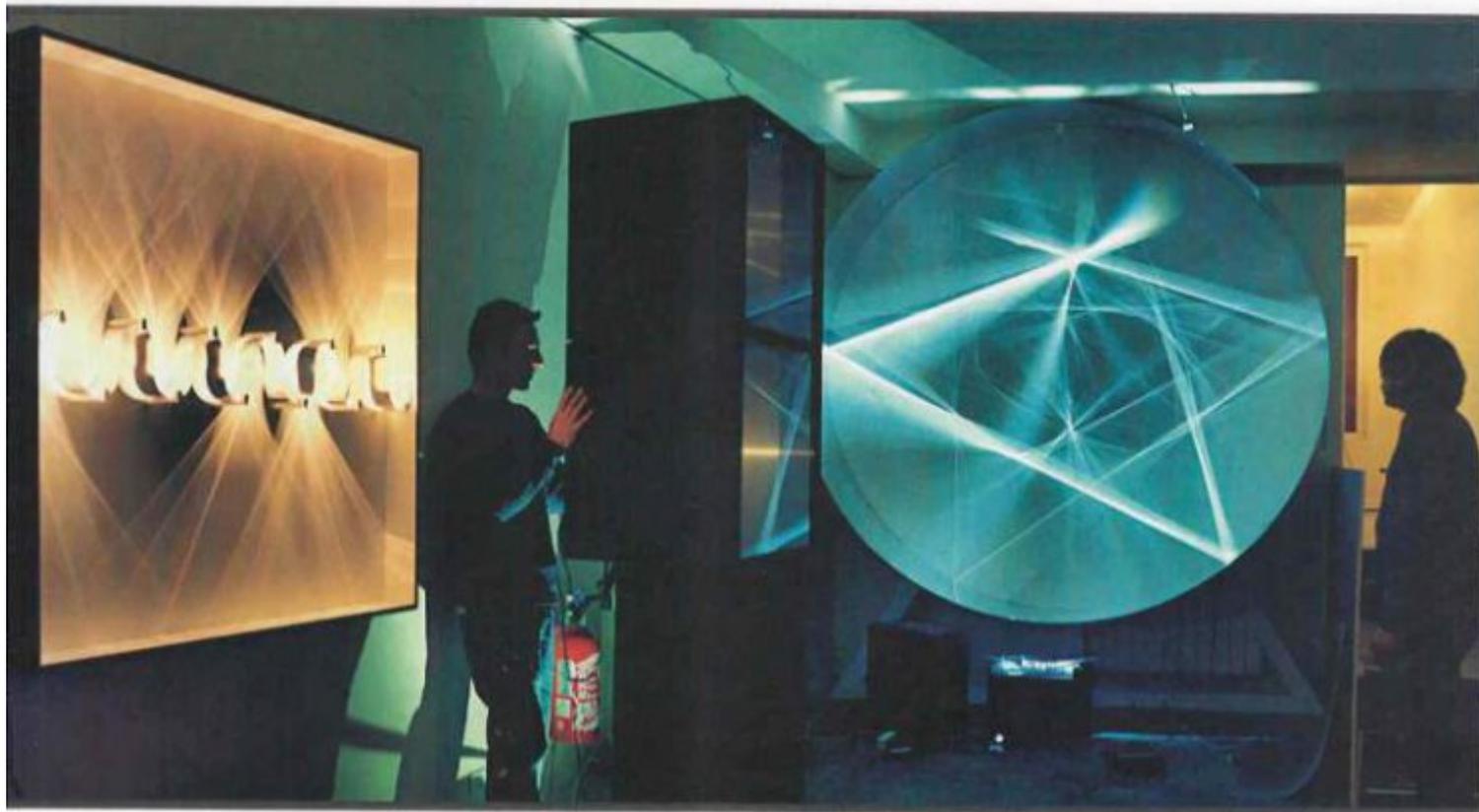
plutôt à le conquérir, le charmer, le surprendre»

membres du GRAV comme François Morelet, je n'ai jamais cherché à agresser le visiteur ou à le brusquer, mais plutôt à le conquérir, le charmer, le surprendre, rappelle-t-il d'une voix très basse, dans cet accent qui chante toujours l'exil. L'essentiel est de laisser le regardeur dans une disponibilité à lui-même, qu'il soit complice de la proposition et la complète.» Car, il faut le souligner, l'œuvre de Le Parc et de ses acolytes n'a rien d'un programme d'entertainment pour masses aveugles : ses ambitions sont clairement politiques. «Le point de départ de mon travail, c'est de réfléchir aux mécanismes de diffusion, à la mystification du créateur, à l'insertion dans le circuit commercial. Nous avons aussi tout fait pour que les gens aient la relation la plus directe possible à l'œuvre, sans qu'ils aient besoin d'avoir fait des études d'esthétique ou d'histoire de l'art.» C'est ainsi que Le Parc, de ses débuts jusqu'à sa prochaine exposition au Palais de Tokyo, imagine toujours des enquêtes destinées à cerner la réaction des visiteurs, et surtout à les inviter à regarder plus intensément : «Et l'on est toujours surpris de voir la profondeur de leurs réflexions... Je me souviendrai toujours de cette anecdote, à Madrid. Je voulais offrir une œuvre au peuple espagnol, et que cela soit les visiteurs qui la désignent, plutôt que moi. Cela a fait scandale, le directeur du musée était outré, ne comprenant pas comment ces ignorants pourraient choisir

en conscience. Au final, leur choix a été identique au sien. Il est devenu fou!» Hélas, cette exigence de démocratie a fait passer notre doux révolutionnaire pour un «sacré casse-pieds» aux yeux des autorités. Ce qui lui valut de longues décennies de purgatoire. Quasi impossible de voir ses œuvres, jusqu'à ce que la galerie Bugada & Cargnel n'aide à le redécouvrir récemment. L'exposition «Erre» au Centre Pompidou-Metz le consacre définitivement en 2011 comme un des plus grands maîtres du cinétisme. Et c'est enfin, cette année, le Palais de Tokyo et la participation à l'exposition du Grand Palais. Enfin? Julio Le Parc n'en conçoit nulle amertume : «Chacun fait ce qu'il peut, s'amuse-t-il, j'aurais simplement aimé avoir davantage d'imagination pour aider à changer les institutions...»

Longue marche 13 E/3 1974, acrylique sur toile, 200 x 200 cm.





La plus belle photographie ne saurait rendre le charme de ces pièces : c'est dans le temps et le mouvement qu'elles séduisent, la lumière animée se décomposant doucement en une infinité de rais venant flirter avec leur tondo de métal, sans que jamais deux fois la même forme ne se dessine.

« Si mes installations au Palais de Tokyo mettent les gens de bonne humeur, le résultat est positif »

Quelques lames de verre fumé, une grille déstructurée : l'œil perd ses repères et se met à frétiller.



Tout, plutôt que la compromission. Choisir l'abstraction en guise d'offrande au peuple? On a vu proposition plus démagogue, tant ce courant semble réservé à une aristocratie. Pour démontrer le contraire, certains grands maîtres de l'abstraction lui ont servi de phare dans la nuit pop et consummatrice des Trente Glorieuses: «Avec Mondrian, Moholy-Nagy ou Vasarely, on voyait bien qu'il était possible de toucher le public sans tomber dans la mystification ou l'anecdote.» Dans ses bagages, aussi, la riche histoire de l'abstraction latino-américaine: «Quand j'ai étudié aux Beaux-Arts de Buenos Aires, il y avait deux écoles: d'un côté, les progressistes, qui travaillaient sur la figure humaine, les questions sociales et l'exploitation de l'homme par l'homme, dans la lignée des muralistes mexicains; de l'autre, l'art concret, qui avait les mêmes préoccupations sociales et affirmait, dans une dialectique marxiste, que les formes simples et les couleurs pures pouvaient créer des relations nouvelles aux gens.» Le Parc a sans hésiter choisi son camp. Mais à l'heure où les Koons et autres Damien Hirst ont clairement fait vaciller l'art vers le champ de la distraction, ses œuvres gardent-elles cette portée politique? Il répond dans un sourire: «Si mes installations au Palais de Tokyo mettent les gens de bonne humeur, les font rigoler ou mettent à l'aise leur regard, le résultat est positif: ces petites choses peuvent servir. Je me souviendrai toujours de l'énergie que nous donnaient les films de Charlot, à nous, pauvres gamins. C'est cette énergie qui mobilise tous les espoirs, car elle permet de découvrir des choses en soi.» Début du vrai voyage... ■

Lumière en mouvement 1962-1981, Inox, bois, lumière, 153 x 153 x 17 cm.
Il suffit de quelques lames souples d'aluminium, de petits moteurs qui les activent en vagues et de modestes loupiotes pour envahir tout l'espace d'une symphonie de lumières.

JULIO LE PARC FAIT CHAVIRER LES PALAIS

Voilà plus de trente ans que l'on n'avait vu ça: une vaste exposition dédiée à ce maître que la France a si longtemps négligé. Le Palais de Tokyo offre 2 000 m² à Julio Le Parc, qui compte bien en profiter pour exciter plus que jamais nos pupilles, nos sens et nos esprits. Rassemblant une multitude d'œuvres allant de 1959 à nos jours, cette monographie dévoile tableaux et objets mobiles, pièces de lumière et incitations à toutes sortes de mouvement. Ambition du pétillant octogonaire: «Faire de ce parcours une vaste salle de jeux, où chacun puisse interagir sur les objets, dans un dialogue actif, physique et réflexif aussi.» À ne pas rater non plus, les interventions de l'Argentin dans le cadre de «Dynamo», immense exposition que le Grand Palais consacre à tout un siècle de mise en branle de l'art par tous les moyens, du futurisme au cinématisme jusqu'à l'art le plus contemporain. Le Parc y sera bien sûr à l'honneur, avec les compères de son collectif GRAV. Vous l'avez compris: le mouvement, c'est maintenant!

> «Soleil froid - Julio Le Parc» du 27 février au 20 mai - Palais de Tokyo
13, avenue du Président Wilson - 75016 Paris - 01 49 52 02 04 - www.palaisdetokyo.com

> «Dynamo - Espace et vision dans l'art de nos jours à 1913» du 10 avril au 22 juillet
Galeries nationales du Grand Palais - 3, avenue du Général Eisenhower - 75008 Paris
01 44 13 17 17 - www.gandpalais.fr